



Les rôles du professeur : enjeux et nouveaux défis

MOT DE LA RÉDACTION

Quels rôles les professeures et professeurs sont-ils appelés à assumer aujourd'hui et dans l'avenir? Comment concilier les attentes nombreuses et parfois contradictoires à notre égard? Nous avons soumis ces questions perpétuelles, mais toujours actuelles, à des collègues aux parcours variés, issus de différentes disciplines. Leurs réflexions témoignent à la fois de la diversité des enjeux et de leur transversalité.

C'est le cas notamment du défi technologique qui, comme le souligne Thérèse Laferrière, nous oblige à repenser la forme de notre enseignement et notre rapport aux étudiantes et étudiants. Bogumil Koss s'interroge, pour sa part, sur notre façon d'intervenir, en tant qu'universitaires, dans les nouveaux lieux d'échanges souvent cacophoniques comme le Web. Denis Laurendeau soulève quant à lui la complexité d'une technologie à la fois banalisée et incomprise.

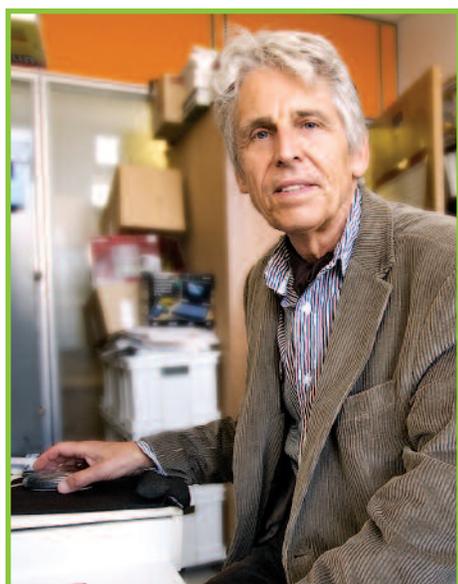
Les exigences institutionnelles sont au premier plan des préoccupations de Jacynthe Pouliot, qui constate que la charge de travail, déjà imposante pour la professeure, peut devenir ingérable lorsqu'on lui ajoute un mandat administratif. Les pressions ne viennent pas que de l'Université, comme nous le rappelle Gérard Verna, mais aussi des organismes subventionnaires et autres sources de financement, ainsi que des organismes d'accréditation. Plus généralement, il déplore une tendance lourde à l'exigence de performance, tant pour les professeures et professeurs orientés davantage vers la recherche que pour celles et ceux dont l'activité se concentre sur le développement professionnel. Dans un tel contexte, la valeur accordée à l'enseignement semble faible.

Face à de telles contraintes, que reste-t-il donc comme espace de liberté pour la professeure ou le professeur? Pour Francine Saillant, l'ex-

périence offre des clés pour continuer à nourrir l'esprit de création, malgré les efforts exigés pour s'adapter à un contexte en perpétuelle transformation. Comme le suggèrent certains collègues ayant collaboré à ce numéro, nous devons assumer la responsabilité de définir notre action, à défaut de quoi, d'autres instances s'en chargeront.

Il n'est évidemment pas question de proposer ici une réponse définitive et univoque à la question des rôles du professeur dans la société. Il nous apparaît néanmoins essentiel de relancer et nourrir le débat qui se poursuivra, nous l'espérons, dans votre coin du campus. Nous souhaitons aussi amorcer une réflexion sur des enjeux qui nous concernent tous, au-delà de nos expériences individuelles, de nos unités et de nos disciplines respectives. ■

Ce numéro a été coordonné par Colette BRIN



Les défis d'un espace public élargi

Bogumil Jacek KOSS
Département d'histoire

Notre fonction principale, à savoir former les jeunes à la pensée critique, est toujours la même. C'est avant tout un problème de médium qui concerne l'Internet, la circulation de l'information extrêmement large et rapide, avec un accès totalement libre à la diffusion. Dans ces conditions, comment développer des attitudes critiques qui ne sont pas constamment faites à la pièce, c'est-à-dire que l'on peut enseigner avec un certain nombre d'éléments constants? Il y a là un énorme défi pour nous.

Si la société est un peu en désarroi par rapport à la manière d'appréhender l'information qui nous arrive, à la manière de traiter cette information, d'imaginer le passé et le futur, les gens s'attendent à ce que les intellectuels, dont les universitaires font partie, leur proposent des repères. Je pense que nous, professeures et professeurs, sommes collectivement en phase de transition, encore plus que la société. Nous avons du mal à nous ajuster par rapport à des modes de jugement critique, en fonction des modes de dif-

fusion, à la fois entre nous, en tant que communauté universitaire, et à l'égard du public. Tout cela fait que nous n'arrivons pas à hiérarchiser les demandes un peu éparpillées qui nous parviennent de la société.

Auparavant, une grande partie de notre démarche critique reposait sur une sorte de contrôle effectif de l'information. Je ne parle pas seulement des États autoritaires car, en effet, même dans les États les plus démocratiques, on avait des autorités et des institutions reconnues. Il y a dix ou quinze ans, les presses universitaires étaient présentées comme une référence en matière de crédibilité, puisque les textes y avaient été soumis à des comités de lecture, critiqués et évalués. Mais, aujourd'hui, on ne peut pas demander aux étudiantes et étudiants de se limiter aux publications des presses universitaires. D'abord, elles sont quatre ou cinq ans en retard par rapport à l'information qui circule, ce qui correspond aux délais de production. Nous devons donc leur dire quoi faire avec tout ce qui est publié dans l'espace virtuel. Wikipédia, où les gens contribuent eux-mêmes, pour le meilleur et pour le pire, en est un bon exemple.

L'espace de communication est libre pour tout le monde. Par exemple, la technologie permet à tout le monde de se créer un blogue, ce qu'un élève de secondaire, voire de fin de primaire, est capable de réaliser convenablement. Le problème est de savoir qui viendra visiter ces blogues. Que faire de l'information qui y est diffusée? Comment la comparer à d'autres informations? Cette surprenante et pour moi très positive liberté de mettre dans la circulation mondiale ce que chacun a envie d'y déposer nous expose à une incertitude désarmante devant l'évaluation de la fiabilité de l'information.

Il faut que nous acceptions la publication électronique de nos travaux, sous toutes ses formes et avec toutes ses conséquences. On constate très bien une énorme résistance lorsque l'on doit évaluer des dossiers de demandes de subvention où figurent des publications électroniques. Tout de suite surgit la question: «Est-ce sérieux?» Mais on pourrait se poser la même question pour les publications imprimées, puisqu'on multiplie les revues et les maisons d'édition. C'est le syndrome de

l'inquiétude devant la dissolution des critères d'autorité traditionnels.

Nous devrions commencer à réfléchir à la manière d'apprivoiser nous-mêmes ce que la circulation de l'information sur Internet nous impose, y compris l'audiovisuel. Avec certains de mes doctorants, j'essaie de faire des thèses dont une partie serait en vidéo et une partie en texte. Les gens lisent de moins en moins. Notre devoir est d'aller là où les gens sont, et non pas de dire que les gens ne sont pas assez intelligents pour être là où nous sommes. Si, aujourd'hui, la communication se fait en grande partie en dehors de l'écrit proprement dit, c'est notre devoir d'y aller, d'apprendre et de créer des langages structurés, avec des normes esthétiques, tout en respectant les règles de base de la langue.

C'est aussi à nous de proposer des mesures d'évaluation [...]

Nous devons aussi apprendre à formuler nos idées en termes compréhensibles. Quand nous versons dans du jargon illisible pour les autres, cela peut constituer une bonne phase d'élaboration de quelque chose, mais il faudra le formuler de sorte que les gens comprennent de quoi nous causons.

Nous avons aussi beaucoup à apprendre au sujet de l'intégration des nouvelles technologies à l'enseignement. Aujourd'hui, on considère que chaque cours doit être doté d'une présentation PowerPoint. Mais très souvent, on l'utilise pour fixer notre enseignement; on reprend la même présentation d'année en année, ce qui constitue à mon sens un très mauvais usage de la technologie. À l'inverse, un de mes anciens étudiants devenu chargé de cours a mis sur pied une plateforme électronique, où les étudiantes et étudiants postent leurs travaux, leurs commentaires. Ils viennent réagir sur un «tchat» qu'il anime tout le temps, en y ajoutant de l'information. Voilà une utilisation créative de la technologie, qui permet l'interaction et l'ajustement au fil du temps.

Nous n'avons donc pas le choix d'adopter les nouvelles technologies, sur le plan de notre rapport général à la société. Par contre, il y a toute

une réflexion à faire sur la tâche et sa modulation, sur ce qui compte plus et ce qui compte moins. Il faut déplacer l'accent des publications traditionnelles, à l'intérieur de la communauté, vers une reconnaissance des créations qui intègrent efficacement les nouvelles technologies.

Reconnaître une participation en terme de rapport avec le public, c'est un défi. Encore une fois, nous manquons de critères d'évaluation. C'est tellement simple de mettre un «R» à côté d'une publication sur son CV... Si on anime un blogue sur la participation canadienne à la guerre en Afghanistan, on va considérer que ce n'est pas universitaire. Si ce blogue est sérieux et fréquenté, pourquoi ne pas le considérer en tant que tel? C'est quelque chose d'au moins aussi important que la publication d'un article dans une revue avec comité de lecture.

C'est au SPUL de tenir un rôle de réflexion. Si la communauté des syndiqués ne commence pas à élaborer des propositions, les propositions ne viendront pas de l'administration. Les administrations n'ont pas un rôle de création, même si elles peuvent nous offrir un soutien financier et matériel. C'est aussi à nous de proposer des mesures d'évaluation et des critères. Si nous ne le faisons pas, on finira par nous les imposer, par simple nécessité: l'administration doit comparer et décider de ce qu'elle va financer.

L'Internet nous offre l'occasion d'un véritable dialogue avec divers interlocuteurs. Cela change énormément les rapports. Un photographe africain avec qui je collabore, et à qui j'envoie à l'occasion des livres, peut se promener dans cet espace virtuel et développer ses propres réflexions, ses propres idées. Alors qu'avant, j'étais placé dans l'inévitable position d'autorité d'avoir à choisir ce que je lui envoyais. Nos étudiantes et étudiants nous interpellent avec des questions parfois complètement déplacées parce qu'ils ont vu quelque chose en ligne. Mais cela nous oblige à argumenter pour leur expliquer, et c'est essentiel pour leur formation. Si on leur explique pourquoi leur information n'est pas bonne, c'est un élément de formation critique formidable. ■

Propos recueillis par Colette BRIN

Équipe éditoriale du SPUL-lien

Le SPUL-lien est le bulletin socioprofessionnel du Syndicat des professeurs et des professeures de l'Université Laval (SPUL). Sa coordination est assurée par les membres du Comité sur les communications. Son contenu est consacré à l'information à caractère socioprofessionnel, ainsi qu'aux enjeux actuels d'intérêt général pour les membres. Les échanges avec les lecteurs et lectrices sont encouragés (Spul-lien@spul.ulaval.ca). Les auteurs et auteures sont responsables de leurs propos et de leurs opinions.

- Colette Brin, département d'information et de communication
- Philippe Dubé, département d'histoire
- Christiane Kègle, département des littératures
- Marie J. Lachance, département d'économie agroalimentaire et des sciences de la consommation
- Jacques Rivet, département d'information et de communication
- Lucie Hudon, réviseuse

Le professeur en réseau et ses **nouvelles** pratiques

Thérèse LAFERRIÈRE

Département d'études sur l'enseignement et l'apprentissage

La dimension publique du rôle du professeur prend de l'importance, autant en recherche qu'en enseignement. Les nouvelles technologies exigent des efforts considérables mais nécessaires. Il ne s'agit pas de s'y asservir, mais plutôt d'en exploiter le potentiel aux plans de la pédagogie et de la recherche. D'ailleurs, on nous demande de plus en plus d'offrir des cours entièrement en ligne dans une perspective d'enseignement à distance. Cela permettra-t-il d'aller vraiment chercher de nouvelles étudiantes et de nouveaux étudiants à l'Université Laval, qui recrute surtout dans la région de Québec?

Pour ma part, je privilégie plutôt les environnements hybrides, c'est-à-dire que je travaille en face-à-face avec les étudiantes et étudiants, mais aussi en réseau, pour les mettre en communication entre eux hors des temps habituels et avec des ressources et des personnes qui œuvrent dans d'autres communautés. C'est une logique de complémentarité, non de remplacement.

La première étape d'un environnement hybride consiste à développer un bon site Internet, au-delà de la mise en ligne du plan de cours. Dès que l'on commence à y mettre du contenu, les étudiantes et étudiants ont moins besoin de venir en salle pour assister à des exposés. Cela peut libérer, par exemple, le tiers du temps et ainsi permettre des échanges en plus petits groupes avec la professeure ou le professeur. Sur le plan institutionnel, cela signifie que l'enseignement en grand groupe peut occuper moins de locaux. Il y a donc du redéploiement de locaux à faire, mais il ne faut pas non plus y voir une voie facile car, si on se contente de transmettre de l'information, nous sommes vite dépassés. En outre, les générations montantes vont plutôt réclamer que les cours magistraux soient offerts de manière flexible, par exemple, en baladodiffusion (*podcast*). Il ne suffira pas non plus de donner un cours en ligne en mode

unidirectionnel. Il faudra offrir une valeur ajoutée pour les inciter à se déplacer physiquement. Même au premier cycle, un cours se doit d'être autre chose qu'une simple transmission d'information, avec un contrôle qui permet de vérifier que l'information a été maîtrisée pendant un certain temps, ou que l'étudiant connaît certaines procédures pour résoudre un problème.

La question fondamentale est de savoir ce à quoi on prépare nos étudiantes et étudiants. Les prépare-t-on pour la société de la connaissance, avec ses exigences? Leur donne-t-on la capacité de résoudre des problèmes complexes et de travailler en collaboration avec d'autres dans leur domaine professionnel? Notre façon d'enseigner ne reflète-t-elle pas un rapport hiérarchique au savoir? Pouvons-nous nous satisfaire d'un enseignement formel, conventionnel, pour laisser de côté tout l'univers du Web participatif?

Quand nous les rencontrons, c'est donc plutôt dans un esprit d'échange que pour leur transmettre des informations.

Désormais, il faut s'orienter vers un meilleur dialogue avec nos étudiantes et étudiants, y compris celles et ceux de premier cycle. Quand nous les rencontrons, c'est donc plutôt dans un esprit d'échange que pour leur transmettre des informations. Cela permet aux étudiantes et étudiants de participer, de poser des questions. Ça ne donne pas tout à fait le même cours. Il faut bien sûr s'assurer que certains contenus soient bien transmis, et cela peut



Crédit photo: Daniel FUENTEALBA

se faire en partie en ligne. L'étudiant peut consulter le site au moment où il le veut, et il peut aussi intervenir auprès d'un groupe de pairs dans un forum électronique. Il a également la possibilité de venir en salle de classe et discuter. Mais nous n'en sommes pas encore là. L'enseignement est encore axé sur la transmission de connaissances: l'étudiant s'assoit et attend que le professeur prenne la parole.

Nous devons donc développer une pratique numérique pour offrir plus de flexibilité à nos étudiantes et étudiants. Par exemple: lorsque je suis en voyage, mes étudiantes et étudiants ne sont pas pénalisés, puisque je donne mon cours par vidéoconférence. Les nouvelles technologies nous offrent beaucoup de possibilités pour réorganiser nos cours, bien au-delà du simple dépôt des contenus sur Internet. Il n'en tient qu'à nous de les exploiter.

Il faut surtout que nos étudiantes et étudiants puissent faire partie de la communauté d'apprentissage en lien avec un cours donné. Présentement, il y a aussi tout un mouvement vers les communautés de pratique, c'est-à-dire des regroupements de personnes qui s'engagent les uns envers les autres dans le but d'améliorer leur pratique. Cette partie de la formation était traditionnellement réservée à l'apprentissage informel. Il y a dans les communautés de pratique une dimension de réseau qui n'est pas strictement électronique; c'est avant tout un phénomène social. Cependant, les outils numériques facilitent la mise en réseau, la suppression des distances, la mise en commun des ressources. Lorsqu'on prépare une conférence, par exemple, on peut diffuser plus rapidement les données, discuter des textes. Ce sont des arrangements sociaux qui sont en train de se créer sur le

Web. Nous, les professeures et professeurs, pourrions collaborer avec des associations professionnelles afin de les aider à créer des communautés de pratique, au sein desquelles les étudiantes et étudiants pourraient réaliser des travaux pratiques.

Ces outils viennent aussi bousculer nos habitudes en matière de publication. Le Massachusetts Institute of Technology (MIT) a adopté la formule des cours ouverts, entièrement disponibles en ligne. À Harvard, on a décidé que les professeures et professeurs mettraient leurs articles sur le portail de l'Université. Le matériel étant disponible, d'autres sont libres de s'en inspirer pour se développer. Cela s'inscrit en quelque sorte dans l'esprit du mouvement « Creative Commons », le partage des savoirs en système ouvert, en opposition à une logique commerciale. On veut nous vendre des

articles savants à la pièce, tout en demandant aux professeures et professeurs de céder leurs droits d'auteur. Des entreprises souhaitent vendre des contenus de cours au prix fort. Mais ce sont des intermédiaires qui profitent du travail des professeures et professeurs, simplement en leur donnant une infrastructure pour publier leurs travaux.

Il faut s'ouvrir, au risque de s'isoler. La professeure ou le professeur d'université doit se mettre en réseau avec ses pairs pour faire de la recherche. Cela va beaucoup plus loin que le simple échange de courriels. D'ailleurs, depuis les années 1980, les organismes subventionnaires ont donné le ton en tentant de structurer la recherche vers les projets en collaboration, en favorisant des axes stratégiques liés à des préoccupations sociales. On nous demande de nous pencher sur des

problèmes à haute pertinence sociale, mais aussi de fournir les perspectives théoriques qui permettent d'y répondre. Il y a eu des résistances, mais il faut reconnaître la responsabilité sociale de la professeure ou du professeur d'université : nos problèmes de recherche ne sont pas strictement abstraits. C'est particulièrement vrai en éducation.

Une autre transformation sur le plan de la recherche est la mobilisation des connaissances, de sorte qu'on puisse donner accès rapidement à des bases de données. Il faut pouvoir réutiliser ces bases de données, les réinterpréter dans d'autres perspectives. Les partenariats entre l'université et les entreprises, mais aussi avec les institutions publiques, entrent dans ce cadre. ■

Propos recueillis par Colette BRIN

Briser le mur technologique

Denis LAURENDEAU
Département de génie électrique et de génie informatique

Les nouvelles exigences à notre égard sont surtout reliées aux interactions, aux partenariats avec les intervenants industriels et sociaux. Cela a beaucoup augmenté par rapport à mes débuts en 1987. Aujourd'hui, il n'existe plus de programme de subventions sans qu'un partenariat ne soit exigé. On nous demande de transférer au plus vite les résultats de la recherche afin de créer de la richesse et de l'emploi, pour que cela ait des retombées positives sur la population.

En génie, il y a une part de recherche fondamentale, mais on fait surtout de la recherche appliquée. Nous formons des ingénieures et ingénieurs aux trois cycles. Il est important que tous les étudiants et étudiantes, y compris ceux et celles des cycles supérieurs, soient centrés sur la pratique. Cela demande des ressources dont nous n'avons pas besoin il y a vingt ans. Je pense notamment aux professionnelles et professionnels de recherche qui font un travail essentiel pour notre laboratoire. Les étudiantes et étudiants des cycles supérieurs sont là pour explorer des idées nou-

velles, mais si l'on veut transférer les résultats de ces recherches à nos partenaires non académiques, il faut retravailler ces idées pour qu'elles deviennent un vrai produit de génie.

On a un rôle à jouer dans la société, un rôle plus étendu que de la simple formation. En plus de la recherche, nous devons aussi montrer à nos concitoyens que ce que nous réalisons dans notre domaine sert à quelque chose. Par contre, cela ajoute beaucoup de travail à caractère non académique. Cela me semble normal et je ne trouve pas cela pénible, mais les nouvelles collègues et les nouveaux collègues n'y sont pas préparés quand ils commencent leur carrière.

La pression est forte pour que les jeunes professeures et professeurs soient rapidement productifs, surtout quand on est en période de contraintes budgétaires, comme c'est le cas présentement. Quand je regarde mes jeunes collègues, je me demande si j'aurais le même courage qu'eux si je commençais maintenant. Toutefois, dans notre département, il existe



Crédit photo: Daniel FUENTEALBA

En génie, il y a une part de recherche fondamentale, mais on fait surtout de la recherche appliquée.

une bonne ambiance entre les groupes d'âge. Les plus vieux aident les plus jeunes et les plus jeunes stimulent les plus anciens.

En fait, c'est très enrichissant. On travaille avec des personnes en muséologie, en art, en génie mécanique, en médecine... Comme nous sommes dans l'imagerie et que l'image est présente à peu près partout, nous sommes

sollicités par beaucoup de gens. Les étudiantes et étudiants sont ainsi exposés à toutes sortes de choses pour lesquelles ils n'ont pas été formés au départ, mais qui les enrichissent sur les plans personnel et scientifique. Observer comment des chercheuses et chercheurs fonctionnent dans d'autres domaines les prépare mieux à leur carrière. Ils seront habitués à faire face à différentes cultures.

Le rôle de l'ingénieur reste très méconnu dans la société. Il est pratiquement absent de la sphère publique. Dans notre domaine, le langage est masqué par tout l'appareil mathématique et technologique. Nous sommes cachés derrière un mur technologique. Et, bien que nous vivions dans une société moderne, le niveau moyen de connaissances technologiques dans la population est peu élevé.

On vulgarise assez bien les sciences, mais le génie, beaucoup moins. En sciences, on creuse une question, mais on ne se soucie pas trop de savoir comment faire fonctionner l'appareil qui exploite la découverte. En génie informatique, il y a beaucoup de logiciels. En génie électrique, il reste un peu de concret, mais de moins en moins, si l'on prend la microélectronique. J'ai un iPod qui contient des millions de transistors : je regarde des images, j'écoute de la musique, je fais de la communication sans fil sur un appareil plus petit qu'un paquet

de cigarettes ! Ma nièce de huit ans m'a demandé si j'avais un blogue ! C'est tellement devenu banal que l'on ne se demande plus comment ça marche. C'est comme le grille-pain : ça grille le pain, on ne se demande pas comment ça fonctionne.

D'autant plus qu'aujourd'hui, en génie, dans le domaine de la microélectronique, quand ça casse, on ne répare plus. On jette et on achète un autre appareil moins cher et plus puissant que celui qu'on avait. C'est perçu comme des commodités qui fonctionnent toutes seules.

Pour le recrutement de nouvelles étudiantes et de nouveaux étudiants, nous pourrions sans doute bénéficier d'une plus grande visibilité dans le public. Le génie n'est pas vraiment considéré comme une profession. C'est encore plus manifeste chez la clientèle féminine. Quoi que l'on fasse, nous restons toujours à 7 ou 8 % d'étudiantes dans nos programmes, et ça ne change pas. Ça fait 20 ans que je suis ici et nous avons pourtant essayé toutes sortes de stratégies.

Cependant, nous avons de très bonnes étudiantes. Celles qui viennent chez nous deviennent de bonnes ingénieures. Mais il n'existe pas de rôles féminins, de modèles. Nous n'avons que deux professeures sur 24. Compte tenu des exigences qui y sont associées, je dirais qu'il est difficile

pour une femme d'exercer ce métier-là.

Aujourd'hui, nos finissantes et finissants sont de plus en plus entrepreneurs, principalement au doctorat. De mon temps, quand on faisait un doctorat, c'était pour embrasser la carrière universitaire. C'est de moins en moins vrai : les gens veulent mettre à profit leurs idées. Ils créent des entreprises et embauchent de nombreuses personnes, formées dans le domaine, avec de nouvelles connaissances, dont celles des nouvelles technologies. C'est un impact très positif.

J'ai eu un bon exemple de cela récemment, en allant avec quelques collègues à l'Institut de recherche d'Hydro-Québec, qui possède une division de robotique. On y crée des systèmes pour inspecter, des systèmes pour enlever la glace sur les lignes, des systèmes pour aller mettre des transformateurs hors service lorsqu'il y a une panne dans les systèmes souterrains... Sur la vingtaine de personnes du groupe, presque toutes étaient des anciens de notre laboratoire. Même si le mérite leur revient, constater que 17 personnes sur 20 venant de ton laboratoire et réalisant de l'excellent travail, pour une compagnie qui n'est pas la dernière au Québec, me procure une grande satisfaction. ■

Propos recueillis par Colette BRIN

Un rôle **pressurisé !**

Jacynthe POULIOT
Département des sciences géomatiques

Lorsqu'on m'a demandé si je voulais discuter des nouveaux rôles du professeur dans la société, j'étais à la fois intéressée et hésitante. Je suis professeure depuis 2001, et à la veille de prendre ma première année d'étude et de recherche (AÉR), je me sens un peu essouffée, à bout peut-être, par tout ce qui accapare une professeure ou un professeur. Dans notre unité, près de la moitié du corps professoral a changé depuis mon arrivée, ce qui engendre beaucoup de dynamisme et d'idées nouvelles, mais aussi plus de responsabilités pour les jeunes professeures et professeurs qui doivent dès le début de leur carrière s'investir dans les divers postes adminis-

tratifs. J'ai donc un peu peur que mon jugement face à notre profession soit sévère. Mais allons-y, car mon opinion représente peut-être un peu celle de certains de mes collègues.

Les contacts avec les étudiantes et étudiants

Les relations avec les étudiantes et étudiants et l'enseignement me passionnent. Le développement des connaissances et du savoir-faire chez eux me motive et leur réussite et reconnaissance me permettent de m'accomplir pleinement. Cependant, il me semble que leurs attentes dans nos cours aient quelque peu changé avec les années.



Credit: photo: Daniel FUENTEALBA

Aujourd'hui, dans la société, tout va très vite, tout est flexible, axé sur le ludique et les choses doivent être accessibles. Dans ce sens, il me semble que les étudiantes et étudiants misent beaucoup sur les qualités pédagogiques de la professeure ou du professeur, sa prestation, sa capacité à rendre la

matière accessible, intéressante, pertinente. Est-ce que l'université va les appuyer à progresser vers ce style d'enseignement? Il y a bien quelques formations intéressantes au Réseau de valorisation de l'enseignement (RVE), mais trop souvent je ne place pas ces activités à mon horaire, car je manque de temps.

La charge de travail

Parlant de temps, j'estime que la charge de travail d'une professeure ou d'un professeur est trop grande. Lorsqu'on est intéressée et le moins passionnée, on a la mauvaise habitude de dire oui à tous les beaux projets qui passent (et il y en a, c'est le bon côté), mais cela peut devenir un piège.

Peut-être que je me trompe, mais auparavant il semblait exister un meilleur équilibre entre les ressources professionnelles et techniques, les professeures et professeurs qui s'orientaient davantage vers l'enseignement et l'administration et les autres qui faisaient de la recherche. Aujourd'hui qu'on le veuille ou non, on doit tous être chercheuses et chercheurs. Je n'ai rien contre la recherche et je suis active dans ce domaine, mais il me semble que notre rôle premier est de former les étudiantes et étudiants et cela passe à la fois par

la recherche et l'enseignement. Je m'étonne toujours de la rapidité à mettre de l'avant le nombre et le montant de nos subventions de recherche reçues, mais qu'en est-il du nombre de cours enseignés, du nombre d'étudiantes et d'étudiants diplômés, de leur appréciation globale? Il faudrait peut-être mieux faire connaître ces données et mieux les mettre en valeur. Cela inciterait peut-être ceux qui désirent s'orienter davantage vers l'enseignement de le faire, sans gêne, avec fierté.

Bref, quels sont les nouveaux rôles du professeur dans notre société?

Charge administrative :

beaucoup de responsabilités, peu de pouvoirs
J'occupe le poste de directrice des programmes d'études supérieures depuis presque deux ans. J'étais étonnée à mes débuts de voir la longue liste des responsabilités attachées à ce poste. C'est un poste important pour la gestion et l'orientation des programmes et j'avais donc cherché à me responsabiliser face à ces nouvelles fonctions. Cependant, il faut avouer qu'après un temps,

je suis un peu déçue, car j'ai surtout l'impression de «jouer à la police». Il m'apparaît déraisonnable de donner autant de responsabilités à quelqu'un, sans lui fournir des ressources pour l'aider dans ses fonctions. La Faculté des études supérieures aide évidemment dans ce sens, mais ses actions sont limitées. Et puis, je dois appliquer des règles qui concernent mes collègues, alors que je travaille toujours avec eux. C'est une situation complexe qui, dans des situations conflictuelles, n'aide pas nécessairement le climat de collégialité qui devrait exister dans une unité. Les responsabilités administratives ne sont pas très populaires, on ne se bouscule pas à la porte pour mon remplacement! C'est dommage car ces dernières devraient être traitées comme primordiales dans une université.

Bref, quels sont les nouveaux rôles du professeur dans notre société? Je ne pense pas avoir vraiment répondu à la question. Il semble que mes propos soient très centrés sur mon quotidien et que j'aie de la difficulté à prendre du recul, un recul nécessaire pour répondre adéquatement à cette question. Il faudra donc me reposer la question l'année prochaine, à mon retour d'AÉR! ■

Propos recueillis par Colette BRIN

Être enseignant-chercheur et prestidigitateur?

Francine SAILLANT
Département d'anthropologie

Lorsque, en 1982, j'ai été engagée comme professeure dans une unité qui s'appelait alors École des sciences infirmières (devenue depuis Faculté), j'ai fait face à des défis particuliers: une classe de 200 personnes, aucune expérience antérieure d'enseignement, un public non gagné d'avance – j'enseignais l'anthropologie sous l'angle des aspects socioculturels de la santé à des étudiantes qu'il fallait convaincre de l'intérêt et de la pertinence de cette perspective pour leur travail. Ce fut une école extraordinaire et le meilleur exercice d'enseignement qui soit, puisqu'il exigeait de déployer de multiples stratégies pédagogi-

ques et une créativité débordante. Nous étions encore à l'époque du transparent, des films VHS, des classes non équipées, sans courriel et sans WebCT. Le professeur, assisté certes d'un auxiliaire, devait tout faire. Également, c'était une période où le profil d'enseignant-chercheur s'imposait de plus en plus, avec son lot de responsabilités de moins en moins choisies et de plus en plus incontournables: demandes de subventions, publications, promotion des études de deuxième et troisième cycle.

Durant mes 14 premières années d'enseignement, les transformations de la charge et des



Credit photo: Daniel FUENTEALBA

responsabilités des professeures et professeurs commençaient déjà à se faire sentir. Il est parfois difficile, cependant, de départager ce qui relève des transformations liées aux perceptions de la tâche, l'expérience se cumulant, et celles liées à un environnement mouvant, sans cesse plus exigeant. Les professeures et professeurs engagés avant les années 1980 avaient connu

un autre régime; il me semblait que ceux-là avaient pu, si elles ou ils le désiraient, se consacrer entièrement à l'enseignement sans être pénalisés, même si le « tout à la recherche » commençait à se dessiner comme norme. Quoi qu'il en soit, le modèle d'enseignant-chercheur se présentait dorénavant comme la voie à suivre et les jeunes professeures et professeurs devaient s'y conformer. J'ai eu la chance, très rapidement, tout en développant mes enseignements, de pouvoir faire de la recherche subventionnée, de travailler avec des collègues formidables et heureux de tenter l'aventure du développement des connaissances sur des thèmes à l'époque novateurs (pratique des sages-femmes, médecines douces, médecines traditionnelles et alternatives) et supposant un engagement social vis-à-vis de certains groupes de praticiens.

Je me rappelle cette période comme passionnante, joyeuse, effervescente, et la conciliation des diverses tâches, bien que parfois un peu lourde, demeurait tout à fait possible. Il existait du temps entre les diverses tâches en même temps qu'une sociabilité quotidienne et spontanée demeurait vivante et nourrissante. Je dois aussi dire qu'à mes tout débuts, ma charge d'enseignement n'était pas pleine car les directions successives avaient en tête que de développer la recherche et assurer la carrière d'un jeune professeur exige des conditions d'incubation. Aujourd'hui, une vingtaine d'années plus tard, je dois reconnaître la sagacité et le respect de ces personnes. L'espace qu'on m'a alors donné n'avait pas de prix. Au cours des dernières années que j'ai passées à la Faculté des sciences infirmières sont apparues de nouvelles structures de recherche: ce fut l'époque où non seulement les chercheurs étaient invités à chercher (!) mais à chercher avec d'autres, selon le modèle prisé des sciences naturelles et médicales. Nous avons alors vu naître les Centres d'excellence, les grosses équipes de recherche, le modèle partenarial, en nous demandant où tout cela s'en allait. Nous avons appris notre tâche qu'il fallait déjà recommencer l'apprentissage. C'est au cœur de cette période que je suis passée selon mon désir, en 1996, de la Faculté des sciences infirmières au Département d'anthropologie de la Faculté des sciences sociales.

D'autres différences allaient s'imposer: mes compétences acquises dans la vulgarisation en enseignement se sont transposées pointement dans la présentation de sujets pointus en mettant l'accent cette fois-ci sur l'originalité et moins sur la simplicité, tout en gardant ses vertus, si possible. Aux étudiantes et étudiants d'hier à convaincre dans le sens de la discipline

avaient succédé d'éternels sceptiques: le défi était alors de transformer ce scepticisme en une attitude professionnelle de chercheur, ou du moins de les préparer à cela. Comme le disait le maître Georges Devereux, à passer « de l'angoisse à la méthode ».

Dans les années 1990, les technologies de l'information s'étaient généralisées, transformant nos pratiques de communication avec les étudiantes et étudiants et les chercheuses et chercheurs et la diffusion des contenus de recherche. Le mouvement vers la concentration des effectifs de recherche en méga-structures était confirmé. De plus en plus d'argent vers les structures (Centres, réseaux, équipes, etc.), de moins en moins vers la recherche libre et individuelle... Ce qui a voulu dire, dans certains cas, plus de conformisme dans les apparences (en créant les effets de convergence), plus de réseautage (hors du réseau, point de salut) et de moins en moins de temps, car pour faire vivre les structures il faut du temps qui n'est pas celui de la recherche et de la réflexion profonde. Profondeur, un mot difficile par les temps qui courent...

De plus en plus d'argent vers les structures [...] de moins en moins vers la recherche libre et individuelle...

À ce temps donné aux structures qui semblent rassembler de multiples actions individuelles en leur créant un nouveau sens, parfois quelque peu étranger aux intentions initiales, il a fallu ajouter, au tournant des années 2000, progressivement, les transformations des environnements pédagogiques et l'utilisation des TIC. L'enseignant devenait un dispensateur de ressources dans un mouvement étonnant d'éloignement physique de l'étudiant dans le contexte des enseignements à distance, mais aussi de rapprochement, car l'idéal serait de communiquer régulièrement avec lui chez lui à tout moment.

L'image qui me vient parfois de moi-même est celle d'un être en état d'hyperconnexion, devant réguler les tensions entre les réseaux (d'humains !) pour que le tout ne devienne pas insensé, et en quête perpétuelle de temps pour satisfaire les besoins personnels de qualité et d'excellence. Cet être de réseau en quête de temps doit-il se transformer en prestidi-

gitateur? Pas nécessairement. Peut-il encore chercher et enseigner sans se trahir et sans détruire le mouvement de la connaissance qui l'anime depuis 25 années maintenant? Je crois que oui, mais à certaines conditions.

L'expérience donne heureusement des moyens en termes d'attitudes et de pratiques pour faire face à ce qui fut pour moi une expérience d'adaptation continue dont les balises ne sont jamais établies. Elle permet de prendre le chemin des interstices du temps entre les personnes et les systèmes, avec ce qu'il faut de respect envers ses pairs. Toutefois, la contradiction qui est la nôtre, depuis mon entrée à l'université, reste un mystère. Tout en ayant fait grossir les structures de recherche et complexifier les structures d'enseignement, en exigeant partout davantage de tous, avec de moins en moins de moyens financiers « per capita » et de plus en plus de gestes administratifs pour obtenir ces moyens, encore un défi au temps capturé, surtout en sciences sociales et humaines, la recherche demeure ce que l'on fait quand on le peut. Les dégrèvements d'enseignement sont rares, la reconnaissance institutionnelle de la recherche et de ce qu'elle exige en temps est plus ou moins explicite et, enfin, le doute sur ce temps pris pour la recherche et non dépensé ailleurs fait partie du climat parfois difficile dans les unités, car tous et toutes cherchent ce précieux temps.

La conciliation et l'harmonisation des temps de recherche et d'enseignement sont pourtant des ingrédients essentiels pour la santé physique et mentale des professeures et professeurs, pour leur satisfaction au travail et pour des rapports humains valorisants et substantiels. Le développement des connaissances n'est pas qu'une activité-machine: sans doute le travail de création, qui est aussi une rencontre subjective entre soi et le monde, est ce qui lie le mieux des disciplines aussi différentes que la musique, la littérature, l'anthropologie, les mathématiques ou le génie. ■

Quel avenir pour le professeur ?

Gérard VERNA
Département de management

Pour tenter de répondre à cette question, je me cantonnerai au domaine des sciences de l'administration, mais ce que je vais dire s'applique probablement aussi, plus ou moins totalement, à de nombreux autres domaines. Lesquels? Répondre à cette question pose un problème de fond. Tout me semble dépendre de l'étroitesse des liens existant entre un domaine d'étude universitaire et un secteur industriel intéressé à le soutenir. C'est le cas des compagnies d'assurance, qui s'impliquent fortement pour aider notre département de finance et assurance à former les cadres dont elles ont besoin.

La première tendance lourde concerne le développement des chaires, qui semble de plus en plus favorisé. Là où des entreprises veulent coopérer, les universités sollicitent les professeurs et professeurs pour monter des projets de financement privé. Ceci permet de consacrer aux autres secteurs davantage de chaires financées par le gouvernement ou les fonds propres de l'Université. Ce qui donne lieu à une discrimination fâcheuse entre l'enseignement « rentable » et l'enseignement « assisté » qui ne pourra pas ne pas avoir d'influence sur le comportement futur des professeurs et professeurs concernés.

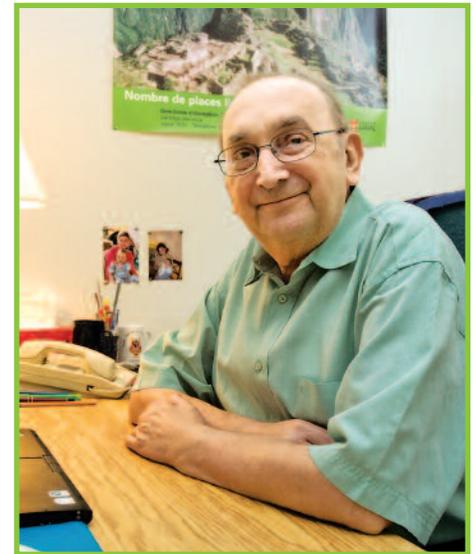
L'autre tendance lourde, caractéristique des sciences de l'administration, est l'influence croissante des organismes d'accréditation internationale qui sanctionnent la qualité des établissements d'enseignement selon des critères qu'ils ont eux-mêmes fixés. Les deux principaux labels sont ceux de l'Association to Advance Collegiate Schools of Business (AACSB) et

de l'European Quality Improvement System (EQUIS). Sur 9 000 écoles de gestion dans le monde, il n'y en a que 50 qui ont cette double reconnaissance. C'est le cas de notre faculté qui a fait de gros efforts pour l'obtenir et reste bien décidée à faire tous les ajustements nécessaires dans la gestion de ses professeurs et professeurs pour conserver cette position.

Si bien que, chez nous, en plus de participer à la création de nouvelles chaires, en collaborant avec l'industrie pour se rapprocher de ses besoins et l'inciter à des partenariats, chaque professeur et professeur devra aussi conserver un profil individuel conforme aux exigences des labels qui ont créé les notions de « qualification académique » (AQ pour les professeurs et professeurs réguliers) et de « qualification professionnelle » (PQ pour les autres enseignants et enseignants permanents). Ces qualifications se mesurent en termes de publications pour les premiers et de références de terrain, passées et présentes, pour les seconds.

L'imbrication de ces deux ensembles de contraintes nous laisse de moins en moins de liberté, tant au niveau départemental que personnel. Les professeurs et professeurs devront de plus en plus satisfaire à ces demandes extérieures, soit en participant plus ou moins directement au financement de leur propre poste (dans les chaires, entre autres), soit en participant au maintien à des niveaux acceptables des pourcentages départementaux de personnel qualifié académiquement.

Tout le monde n'est pas forcément habilité à publier facilement ou à négocier avec le secteur



Credit photo : Daniel FUENTEALBA

Tout le monde n'est pas forcément habilité à publier facilement ou à négocier avec le secteur privé.

privé. Il faudra donc y consacrer plus de temps que par le passé, avec parfois un fort niveau de stress, ce qui laissera évidemment moins de place à la pédagogie et au plaisir d'enseigner, deux éléments de moins en moins vendeurs...

Les professeurs et professeurs de demain ne vivront plus dans ce mélange de profession libérale et de fonction publique qui fut si enrichissant pour la société, car elle permit à certains beaux esprits de s'épanouir, en échange, probablement, de quelques abus. Ils seront plutôt des contractuels confrontés à une forte concurrence, internationale, face à laquelle il faut souhaiter que la société de demain, rapidement vieillissante, consente aux efforts nécessaires pour maintenir un minimum d'encadrement de qualité à sa jeunesse. ■

spu
SYNDICAT DES PROFESSEURS
ET PROFESSEURES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Pavillon Alphonse-Desjardins
2325, rue de l'Université
Bureau 3339
Université Laval
Québec (Québec) G1V 0A6
Téléphone : 418.656.2955 Télécopieur : 418.656.5377
Courrier électronique : spu@spul.ulaval.ca
Site Internet : www.spul.ulaval.ca

Numéros déjà parus

- *La passion de l'enseignement*, décembre 2007, coordonné par Jacques Rivet
- *L'engagement*, mai 2007, coordonné par Pierre-Mathieu Charest et Philippe Dubé
- *Les femmes à l'Université Laval*, décembre 2006, coordonné par Pierre-Mathieu Charest
- *La santé au travail*, mai 2006, coordonné par Christiane Kègle